

OFFICE DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE
ET TECHNIQUE OUTRE-MER
47, bld des Invalides
PARIS VII°

COTE DE CLASSEMENT N° 2341

SOCIOLOGIE - ETHNOLOGIE

MAURICE LEENHARDT, MISSIONNAIRE ET SOCIOLOGUE

par

J. GUIART



3 22921

N° 2341

Monde non Chrétien
1955

MAURICE LEENHARDT, MISSIONNAIRE ET SOCIOLOGUE.

Avertissement.

Cette étude ne prétend à rien d'autre qu'à être l'hommage d'un élève à un maître vénéré. On voudra bien en pardonner la forme parfois affective. Le lecteur qui désirerait des renseignements plus précis d'ordre biographique voudra bien se reporter aux articles publiés à l'occasion de la mort de Maurice Leenhardt (1). Mon camarade Condominas, dans le numéro d'avril-mai 1954 de "France-Asie" a présenté l'Ethnologue. J'ai voulu ici donner en quelque sorte l'atmosphère où a travaillé le missionnaire puis définir la portée véritablement sociologique de ses méthodes, et faire comprendre les raisons de son succès. On lui a reproché de n'être pas assez missionnaire et trop ethnologue. Mais c'est justement parce que son intelligence a su embrasser la société mélanésienne dans sa totalité qu'il a pu, seul, accomplir une oeuvre d'envergure, face aux piétinements de la vingtaine de Révérends Pères Maristes qui avaient, semble-t-il, peine à faire plus que conserver des positions depuis longtemps acquises (2). Maurice Leenhardt est un de ceux qui ont le plus profondément marqué de leur empreinte la Nouvelle-Calédonie. Qu'on nous permette ici de nous incliner devant la mémoire de celui qui a tant fait pour former la personnalité moderne des autochtones de la "Grande Terre".

Jean Guiart,
Avril 1955.



ORSTOM Fonds Documentaire
N° 22921
Cote : B

(1) Plus particulièrement :

(2) Il semble que le succès protestant poussa par contre coup la Mission Catholique à intensifier son action évangélisatrice, par exemple à Poya, Koné, Canala.

Vers la fin du siècle dernier la carte religieuse de la Nouvelle-Calédonie se présentait bien différente de celle d'aujourd'hui : des stations missionnaires catholiques sur la côte, chacune entourée de son village de convertis et partout ailleurs une masse païenne indifférenciée. Vis-à-vis de la colonisation qui prenait sa figure définitive, on ne pouvait dire que les chrétiens vivant sous la houlette des Pères Maristes, considéraient l'installation européenne avec plus de sympathie que leurs homologues païens. L'aliénation des terres imposée les avait touché autant que les autres, malgré la protection de la mission catholique. On avait déjà vu certains de ces catholiques participer à la révolte de 1878, et des suspicions de complicité avaient au début pesé sur des groupes chrétiens apparemment restés tranquilles (Thio). Il en résultait une situation où les colons utilisaient souvent leur influence pour faire obstacle à la progression missionnaire, jugeant qu'un groupement resté païen leur fournirait peut-être plus facilement de la main-d'oeuvre plus docile. Par ailleurs, les groupes païens de la côte est se montraient réfractaires à donner leur allégeance à ceux qui leur paraissaient être à l'origine des répressions effectuées à partir des postes militaires comme celui de Wagap (1).

Ainsi, pour des raisons différentes selon les lieux, la progression du christianisme sous sa forme catholique était pratiquement arrêtée. Il n'en restait pas moins que des groupes importants, soumis à un contact brutal avec la civilisation européenne, cherchaient une voie qui leur permette de retrouver un certain équilibre - ou du moins un certain espoir - pressés qu'ils étaient entre les réquisitions de main-d'oeuvre, l'impôt de capitation et les spoliations de terres - et leur donne un protecteur qui ne soit pas celui déjà choisi par leurs ennemis héréditaires, devenus catholiques. Même sur les deux côtes de l'île le réseau des missions catholiques n'était pas si serré qu'il n'y eût pas place pour un concurrent.

De tous temps la côte est de la Grande Terre avait été en relation avec les îles Loyalty, Ouvéa, Lifou et Maré. Ces relations revêtaient la forme du cycle classique de l'échange, vert et blanc, jade contre coquillages. La hache ostensorio dont la matière se rencontrait partout, mais pas exclusivement, à l'île Ouen, montée sur la Grande Terre, se transmettait de clans alliés à clans alliés, par l'intermédiaire de l'île des Pins, d'une île des Loyalty à l'autre, pour finalement aboutir dans la région de Hienghène. La monnaie de perles de coquillages, faite aussi sur la Grande Terre, suivait un acheminement inverse et les îles Loyalty fournissaient en échange les "porcelaines" blanches et les grands "conus" travaillés en bracelets. Parallèlement à ces échanges matériels, des relations matrimoniales régulières existaient entre chacune des îles Loyalty et certains points de la Grande Terre : Ouvéa, Hienghène et Touho; Lifou et Canala; Maré, Touaourou et l'île des Pins. Il faut encore citer un chassé-croisé de migrations à petite échelle entre les Loyalty et la Grande Terre, transportant des clans de la Grande Terre aux îles; de Voh à Ouvéa où ils réorganisèrent le sud de l'île sous l'autorité des

(1) L'exécution de certains chefs de la basse Amoa en 1863, étant donné leurs relations traditionnelles à travers la chaîne jusque sur la côte ouest, ferma au catholicisme la région de langue Paci, aujourd'hui en majorité protestante.

Hwenegei; entre Houaïlou (Gowarü) et Ouvéa (Hwange), entre Canala et Ouvéa (Honyou, chefferie des Hawiny), entre Touho et Lifou (Xepenehe, chefferie des Xetiwan); entre Lifou et l'île des Pins où les gens de Kiamu, originaires en dernière instance d'Anatom aux Nouvelles-Hébrides, prirent la grande chefferie de Kunie. La grande chefferie Bula à Lifou entretenait en permanence un ambassadeur à Canala où les gens aujourd'hui regroupés à Wase (Péninsule de Bogota) avaient l'habitude de se fournir en femmes dans le district de Wet à Lifou.

C'est d'ailleurs de Wase que vint la "Bonne Nouvelle", c'est-à-dire le christianisme sous la forme introduite aux îles Loyalty depuis déjà 1941 par les évangélistes samoans de la London Missionary Society (L.M.S.). La conversion des îles Loyalty au protestantisme fut essentiellement l'oeuvre de propagandistes polynésiens; les missionnaires européens ne vinrent que plus tard pour donner à l'église naissante une organisation définitive et traduire les Ecritures Saintes dans la langue du pays.

Le même processus se répéta, mais beaucoup plus tard, pour la Grande Terre, à cette différence près qu'aucun navire missionnaire ne vint déposer d'évangélistes autochtones sur la côte de l'île. Mathaia, natif d'Ouvéa, le premier évangéliste loyaltien de la Grande Terre, arriva en pirogue à Wase, où sa foi était déjà connue. De là il remonta sur Poro, là où il y avait en exploitation d'importantes mines de nickel, occupant une main-d'oeuvre réquisitionnée, en partie loyaltienne. Abandonnant là sa pirogue, il monta à pied vers Houaïlou où il rencontra sur la plage son premier converti Kapea, de Parawiè, auquel il posa la question qui lui ouvrait la porte : "Où est Kaku ?" parlant du grand chef de Neweo et employant le nom sacré de ce dernier, nom que lui, venant d'Ouvéa, avait pu connaître, étant donné les relations traditionnelles entre Houaïlou (Parawiè) et Punda (Ouvéa).

Il n'est pas nécessaire à notre propos de retracer les difficultés rencontrées par Mathaia et ses émules, les pasteurs et moniteurs loyaltiens qu'il amena avec lui sur la Grande Terre quand il put y retourner après la levée de l'arrêt d'expulsion pris contre lui sous la pression des colons du lieu. Ce que fit de lui-même Mathaia à Parawiè, les autres l'entreprirent à Canala, à Voh, à Gomen : apprendre à lire, à compter, et faire cesser de boire.

On ne se rend que difficilement compte de l'importance de ces trois éléments. Sans exagération c'était là ouvrir aux convertis la voie d'une nouvelle existence. C'était le signe matériel d'une espérance inattendue, celle de pouvoir s'adapter aux conditions nouvelles provoquées par l'établissement de l'européen. Apprendre à lire contenait en puissance l'évolution vers de nouveaux modes de pensée; dans l'immédiat elle permettait la correspondance écrite, l'élargissement des possibilités de relations que l'administration française avait décidé de restreindre aux limites du district (1). Apprendre à compter créait la condition nécessaire à l'intégration des autochtones dans l'économie monétaire européenne;

(1) Pour se déplacer d'un district à l'autre, il fallait une autorisation écrite visée du Chef du Service des Affaires Indigènes à Nouméa.

dans l'immédiat, c'était non seulement briser le cercle de l'échange primitif imposé par les "libérés" : coprah contre vin, mais aussi permettre au producteur autochtone de vérifier la pesée de ses produits sur la balance du commerçant. Le refus de l'alcool, justifié par le mythe nouveau et puissant du Christ et de sa "parole de vie", introduisit une discipline nouvelle dans une situation que les commerçants européens, souvent d'anciens libérés du bagne, avaient rendue volontairement chaotique. Non seulement la vente du vin et des alcools frelatés permettait un profit immédiat, mais la dégénérescence espérée de la race permettait de supputer, peut-être à brève échéance, la reprise de ce qui lui restait de son domaine territorial. Le rêve inavoué d'un grand nombre de Blancs était de posséder toute la terre et d'y réduire l'autochtone à l'état d'esclave aviné. C'est la réalisation trop rapide de ce rêve qui provoquait l'apathie d'alors de ce peuple, apathie que traduisait la parole d'un chef païen au missionnaire nouvellement arrivé : "Vois-tu, laisse-moi, les blancs nous ont trompé, il vaut mieux boire et puis crever". On conçoit alors que le terme de "parole de vie", utilisé par Mathaia pour définir son message, fut accepté en son sens littéral par ses premiers convertis et ceux que firent les autres évangélistes loyaltiens, toujours parmi les groupes côtiers restés païens, les plus menacés par l'abjection que cherchaient à introduire dans leur société certains éléments de la colonisation du début du siècle.

Mais, nous dira-t-on, pourquoi la mission mariste, la plus vieille mission installée dans l'île n'avait-elle pas offert à la reconnaissance autochtone un programme d'une simplicité et d'une efficacité comparable? Chez ses propres ouailles, l'adultère et l'ivresse étaient découragées, bien sûr. On insistait autant sur le respect des lois morales que sur celui du formalisme religieux. Mais il n'y avait pas là fondement à une campagne de résurrection de la société autochtone menacée. Connaissant la susceptibilité administrative aggravée par le vent contemporain d'anticléricalisme, en butte souvent à la méfiance ou l'hostilité des colons, la mission catholique n'apparaissait plus avoir la force d'oser les moyens d'un renouveau. Son souci de l'instruction de ses cadres indigènes apparaît avoir été insuffisant à leur assurer une formation humaine telle qu'ils se sentent portés par elle à entreprendre l'oeuvre de salut et à lui chercher des voies nouvelles et plus efficaces. L'oeuvre des "catéchistes mariés" du R.P. Luneau ne vint que bien plus tard. Ainsi l'action des évangélistes loyaltiens se place dans un contexte dont fait partie une sclérose certaine sinon temporaire de l'action missionnaire catholique, celà pour des raisons qui restent à approfondir.

N'oublions pas non plus que les loyaltiens sont venus seuls et vis-à-vis des gens de la Grande Terre, sans que leur présence soit affectée d'une compromission quelle qu'elle soit avec les forces senties comme oppressives, celle de la colonisation aliénatrice de terres et de l'administration réquisitionnant la main-d'oeuvre. L'attraction de la foi réformée à bénéficié, sans le moindre doute, de son aspect d'autonomie. Des mélanésien apportaient à d'autres mélanésien des techniques et un mode de vie qui leur permettait de dominer leur condition de servitude et de préparer les voies de leur avenir là où ils ne voyaient avant

que désespérance. Il suffit pour s'en rendre compte de relire le rapport de la tournée faite en 1899 par Philadelphie Delord, le missionnaire de Maré. A son arrivée à Gomen, il trouve la tribu en émoi. On vient de concéder à un colon le terrain même du village. On se rappelle ce que raconte M. Leenhardt d'une autre tribu dont le terrain avait été concédé lui aussi à un colon. Au jour fixé par ce dernier pour être celui de sa prise de possession, le colon trouva le village désert, et dans la grande case, le corps du vieux chef tournoyant à un licol attaché à une poutre. A Nouméa, les timides représentations de Delord se virent répondre par le Gouverneur Feillet lui-même, qu'il n'avait pas à s'inquiéter, qu'on avait laissé aux indigènes au moins trois hectares par tête.

Ainsi on conçoit que le rassemblement autour des "nata" pût constituer une espérance au temps de la plus intense aliénation des terres. On conçoit aussi que l'Administration d'alors ait eu tendance à favoriser l'implantation du protestantisme qui pouvait policer et assouplir des populations que l'on avait tout lieu de considérer comme mécontentes. Il fallait les rallier au christianisme, ce qui sous-entendait : à une conception européenne de la vie et du respect dû à l'autorité si l'on voulait éviter la répétition des événements de 1878, et si l'on voulait pouvoir sans dangers réaliser la réduction projetée de la surface des réserves de 120.000 à 60.000 hectares.

Si l'on se reporte à la liste publiée par Delord en 1901, on remarque aussitôt que sur les deux côtes, les "nata" se sont établis, et ont réussi, là où la Société autochtone était la plus menacée, tant par la spoliation qui dispersait les villages que par l'alcool qui détruisait les corps. Gatope, Wujo, Koné, Tiéta, Témala, Gomen, Païta, Koumak, Houaïlou, Nakety-Wase, représentent aujourd'hui encore les cas les plus typiques de la fausseté de l'assertion officielle de l'époque : "Nous avons laissé au moins trois hectares de terres par habitant", le texte de l'arrêté du Gouverneur Feillet régissant la propriété indigène spécifiant même trois hectares de terres cultivables par habitant.

Aujourd'hui, les habitants de Gatope louent de la terre aux Européens de Voh afin d'y faire leurs cultures vivrières, les trois hectares par habitant dont ils disposent effectivement n'étant pour la plus grande partie que du rocher où broutent quelques chèvres, et presque tout le reste étant envahi par la mer aux grandes marées d'équinoxe.

Les gens de Wujo - une note d'un missionnaire nous dit "la plus grande résurrection de Calédonie" - vivent sur une réserve pauvre, dont seule une dizaine d'hectares sur 354 hectares, et pour une population de 178 habitants, sont capables de porter année après année des cultures vivrières sans que les intéressés, en l'absence de la possibilité d'apports d'engrais au-dessus de leurs moyens, puissent laisser la terre se refaire par une jachère suffisamment longue. Cette tribu n'a donc aujourd'hui, et grâce aux moyens de communications modernes, d'autres ressources que la vente des fruits de mer. Elle n'avait, au début du siècle, que la certitude de ne pouvoir assurer sa subsistance, d'autre avenir que la misère.

La tribu de Bako à Koné, où s'était établi un Maré, Waziarim, auquel succéda Rosalet de Lifou, était resserrée sur le bord de la rivière sur un terrain riche mais exigü et dont encore aujourd'hui chaque inondation enlève une parcelle.

Témala vit en 1909 une partie de sa réserve louée à un éleveur, M. Metzdorf, puis fut par deux fois menacée d'expropriation et sauvée en dernière instance par les interventions de M. Leenhardt.

On a vu ce qu'il advint à Gomen. Koumak (1) et Poum (2) sentaient passer le vent de la spoliation.

A Houailou, année après année les tribus se déplaçaient devant l'invasion du bétail des colons et les injonctions à avoir à quitter la place pour montrer leur "bonne volonté" envers la "colonisation" dont elles avaient, paraît-il, vocation d'être "les auxiliaires".

Wase et Nakéty, dont la deuxième s'était vue acculée à la mer par le processus d'aliénation des terres, étaient sous le coup d'une menace permanente d'expulsion pour satisfaire aux besoins éventuels des sociétés qui exploitaient le nickel de la péninsule de Bogota.

S'il y avait eu d'autres ouvriers, peut-être les points d'appui auraient-ils pu être dès le début plus nombreux. Ils étaient déjà une lourde charge pour les nata qui se sentaient le besoin d'une autorité pour les diriger dans leurs problèmes quotidiens, les protéger contre les vexations, les brimades, et leur donner l'assurance nécessaire pour ne pas faiblir devant les menaces. On a dit ailleurs l'attente anxieuse d'un missionnaire que traduisit l'émotion à l'arrivée de M. Leenhardt, et les dernières paroles du pasteur Haxen à son lit de mort.

Il fallait organiser. Donner une discipline. Puiser une méthode dans l'expérience passée et la réflexion. Ce fut la tâche et l'oeuvre de Maurice Leenhardt. A l'automne de sa vie, le premier missionnaire de la Grande Terre pouvait en être fier. Il avait su voir et analyser des situations concrètes, en tirer des enseignements et les éléments d'une action renouvelée au jour le jour. Pas de piétisme optus. Pas d'esprit de système. Pas de ratiocinations sur les droits du missionnaire et les devoirs des nouveaux chrétiens. Chaque élément était replacé dans son cadre, le missionnaire sachant que la réalité sociale devait à chaque fois donner le contour de l'action évangélique.

Rappelons un fait qui date d'avant l'arrivée de Maurice Leenhardt sur la Grande Terre. Le nata maréen, Setefano, plus tard assassiné à Nouméa (3) s'était

-
- (1) Constitution vers 1900 du domaine Delbor aux dépens de la réserve telle qu'elle avait été constituée par un arrêté de 1882.
 - (2) Aliénation au profit de la colonisation, de la plus grande partie des îles Baaba et Tenlo.
 - (3) Son cortège funéraire fut suivi par l'Administrateur des Affaires Indigènes en personne.

tout d'abord installé à Pum, avant poste de la tribu des Nenemas, anciens meurtriers des marins de l'Alcmène et réfractaires depuis près d'un demi-siècle aux tentatives de conversion entreprises par les Pères Maristes en résidence aux Bélep. Le grand chef Dahnyi Tijit de Yande, qui avait jusqu'alors repoussé les sollicitations catholiques, répondit à la proposition de Setefano de "prendre la prière" qu'il suivrait l'exemple des gens du clan Daye, installé à Yedyeban, clan des conseillers suprêmes de la chefferie Tijit, dont il ne pouvait coutumièrement enfreindre les avis. Setefano se rendit alors, à pied, à Tyabèt et à l'îlot de Tive dont les habitants avaient déjà accepté sa prédication. Là, il fit venir le chef des Daye, Kavovac, père de l'actuel diacre Araap. Il lui remit une pièce d'étoffe qu'il avait achetée sur ses faibles ressources et lui rapporta la parole du grand chef.

Kavovac accepta le présent, affirmant qu'il voulait "prendre la prière". Il mesura trois brasses et déchira la pièce d'étoffe en quatre parts. Un morceau pour le grand chef à Yande, un pour le chef Pendan Tijit à Naaba, et le dernier pour Dowut, le chef de Bwenvo. Il envoya les fragments de tissu aux quatre destinataires, afin qu'ils suivissent son exemple et acceptassent la foi réformée. Ce qui fut fait.

Dans ce cas des modalités de la conversion des cadres d'une tribu, l'analyse retient deux éléments principaux. La rivalité traditionnelle entre la chefferie de Belep et celle des Nenema explique le refus du catholicisme, par la volonté de conserver leur autonomie. Le passage à la foi contraire à celle méprisée était inscrit dans l'ordre normal des choses; mais il fallut la méthode souple et modelée sur la tradition, de la demande volontairement humiliée et du présent offert pour que Setefano obtienne le succès. Il avait pu et su toucher l'homme dont la position sociale était telle que sa conversion devenait déterminante à l'échelle du district.

De telles leçons, et peut-être celle-là même, ne furent pas perdues pour Maurice Leenhardt, lecteur de Durckheim.

Ses premiers efforts s'attachèrent à renouveler les cadres spontanés de l'évangélisation, à ajouter à la petite cohorte des Loyaltiens de nouveaux pasteurs, nés sur la Grande Terre, et qui puissent faire fructifier la semence apportée par les gens des Iles. Le rapport de Delord en 1899 nous dénombre dix neuf nata tous originaires de l'archipel des Loyalty? A la conférence de Koné en 1908, participent quarante et un pasteurs indigènes, dont six déjà sont originaires de la Grande Terre : Jules de Bako, (Koné), Elia de Ni (Bourail), Peoroi de Poè (Wailu), Boeyou Eurijiyi et Poindi de Nerhexakwea (Wailu), Towa de Monéo. Au départ du Missionnaire, en 1926, les Calédoniens sont devenus quinze sur quarante neuf. A Jules, et Peoroi qui seuls restent, sont venus s'ajouter : Toni et Eleisha Nebay, de Napwewimien (Poindimié), Willy de Konièn (Pouembout); Lema de Nejewé (Houaïlou), Salomona de Bwa (Houaïlou); Tabi de Yedyebane (Poum), Mika de Nakéti (Canala), Philippe Gorodé de Ponérihouen, Apu Hmae de Tiéta (Voh), Sene de Gondé (Houaïlou).

En 1908, Jules, de Bako, était placé à Témala, Elia de Ni à Wawe, Peoroi de Poè à Kwawa, Boeyou de Nerhexakwea à Kua (vallée dont à date ancienne son clan était originaire), Poindi du même village à Bwerare, Towa de Monéo à Po. Aucun n'était à plus d'un jour de marche de sa tribu d'origine. C'était là une politique consciente, celle d'utiliser au mieux les relations traditionnelles des cadres de la mission.

Si cette politique n'avait porté que sur le choix du poste à donner aux pasteurs, elle n'aurait pu bénéficier que d'une efficacité réduite. Quelques années de christianisation ne pouvaient permettre d'obtenir sur la Grande Terre les éléments que trois quarts de siècle d'influence missionnaire offraient aux Loyalty en chiffre presque constant. L'humble geste de Setefano devait devenir une méthode d'approche. L'évangéliste apprenait à intégrer sa parole dans les formes cérémonielles de la tradition et par celà même, retrouvant l'authenticité du cadre coutumier, offrait aux néophytes l'acceptation de formes sociales qui tout en étant renouvelées dans leur contenu, ne leur étaient pas étrangères dans la forme.

En fait, après l'arrivée du jeune missionnaire, le christianisation protestante se poursuivit depuis Wailu, par l'intérieur de l'île, par la chaîne et les tribus des hautes vallées, suivant d'un ensemble orographique à l'autre le tracé des relations coutumières, les alliances de clan et doublant la chaîne des avant postes établis par les loyaltiens d'une trame aussi serrée que la démographie le permettait. Les communautés protestantes côtières, rattachées de nouveau à leurs alliés de la tradition, retrouvèrent les liens antiques que Maurice Leenhardt chercha consciemment à utiliser. Par là, le peuple des tribus réformées put se constituer une unité fondée sur la réalité de la géographie humaine. C'était à la fois un facteur de stabilité psychologique et sociale, la possibilité d'un contrôle plus facile depuis la station missionnaire, et par celà même une assurance qui permettait une plus grande souplesse des rapports, une plus grande autonomie de pensée et d'action du pasteur qui ne pouvait plus se sentir isolé.

Pour la société autochtone en effet la christianisation ne consiste pas dans la somme des conversions individuelles. La structure traditionnelle se traduisait par la juxtaposition d'autorités dont les limites se superposent ou se recoupent : chefs, maîtres de la terre, prêtres totémiques, magiciens ou devins à des degrés divers. Le christianisme évangélique tel qu'il s'est établi sur la Grande Terre pose en regard une hiérarchie dont chaque degré correspond à une justification morale et religieuse : ekalesia (membre d'Eglises), dikona (diacre), nahibat (1) (pasteur), comité (pasteur chargé de la supervision d'un district), Président de la Conférence des Pasteurs de la côte ouest ou de la côte est, missionnaire chargé de la Station de Do Neva.

Cette hiérarchie, en principe purement ecclésiastique a tendance à se suffire à elle-même et le danger est qu'elle veuille se substituer aux cadres existants. Ce danger était bien diminué en Nouvelle-Calédonie par la présence d'une

(1) En langue mélanésienne d'Uvea; hnemyat, en langue de Lifou, nata en langue de Maré.

administration coloniale jalouse de son autorité. Maurice Leenhardt veilla à ce qu'au contraire le pasteur d'origine loyaltienne n'ignore pas la société telle qu'elle existait, et travaille à utiliser les voies et moyens que lui offrait la tradition. Le choix du diacre ne devait pas être dicté par le pasteur, mais librement effectué par les membres d'églises; il se porta souvent sur des dignitaires traditionnels ralliés à la foi nouvelle. L'appui du chef et du maître de la terre était pour le pasteur la certitude de s'intégrer à la société autochtone qu'il avait en somme pour mission de transformer. Mais il s'agissait pour lui d'abord de s'y faire une place afin de travailler de l'intérieur et non pas seulement en marge comme un élément surajouté par la volonté du missionnaire.

L'aspect économique de la vie des nouveaux chrétiens n'échappait pas au missionnaire. Il fallait non seulement que les relations des indigènes avec les européens puissent s'établir sur une base d'honnêteté, mais aussi que la production agricole s'affirme à nouveau la vocation des mélanésiens de la Grande Terre; production vivrière afin d'assurer la nourriture de la famille sans avoir recours au magasin; production de cultures économiques dont la commercialisation permette le revenu monétaire nécessaire afin d'assurer le relèvement du niveau de vie jusque là misérable.

Cette oeuvre de développement que d'autres auraient pensé être une prérogative de l'Administration, il était réservé à Maurice Leenhardt de lutter souvent seul pour en assurer le succès. Il se heurtait à trois obstacles majeurs : l'apathie des intéressés qui ne croyaient pas à l'efficacité de leur propre action; la persistance des tentatives de spoliations sur le plan foncier; la volonté des autorités de ne canaliser la force de travail autochtone que dans le sens de la mise en valeur des surfaces appropriées par les Européens.

Maurice Leenhardt ne disposait que des seuls moyens de vaincre le premier obstacle, par son action personnelle prolongée et multipliée par celle des pasteurs, en bref par des méthodes proprement évangéliques. Sur le point du danger qui menaçait encore même les réserves régulièrement constituées, le missionnaire s'assura qu'aucune résistance ne serait faite aux initiatives hasardées d'une administration pénétrée de la mystique de la colonisation à outrance; la dignité et le calme des intéressés, même spoliés (Témala, Hwahat) lui permettait des interventions en haut lieu qui étaient à l'époque peut-être le seul moyen de rétablir un peu de justice dans les rapports entre les colonisateurs et colonisés. Le souvenir ému qu'expriment encore ceux qui bénéficièrent de ses interventions en atteste aujourd'hui l'efficacité.

Le troisième danger était, lui, sans rémission. En dehors d'une révolte générale impossible et impensable, rien ne pouvait arrêter la machine inexorable qui réquisitionnait jeunes gens et hommes pour aller travailler dans les exploitations minières, au port de Nouméa, dans les maisons industrielles ou commerciales de la colonie, et qui, une fois l'an rafalait la population de villages entiers pour aller ramasser le café des plantations du voisinage :

"Périssent le café des indigènes pourvu que soit ramassé celui du colon !" . Le cri d'indignation du chrétien et du missionnaire lui valut des haines qui n'ont point encore désarmé. Certains reconnaissent néanmoins aujourd'hui la justesse de la pensée du défunt qui désirait l'établissement d'une vie prospère commune des colons et des autochtones, s'entraînant pour la réussite d'activités semblables. Maurice Leenhardt, à la différence des missionnaires catholiques, admirait l'oeuvre du Gouverneur Feillet et y voyait la promesse d'un territoire où l'exemple du petit colonat laïque serait un ferment de civilisation auprès de la masse indigène. Malgré l'opposition ouverte des colons, encouragés à le considérer comme leur adversaire, il n'abandonna jamais ses vues et put avant sa mort saluer les mesures libérales qui créaient les conditions politiques d'un renouveau. De fait l'alliance électorale qui s'organisa rapidement entre petits colons et autochtones, malgré une agitation stérile en faveur de mesures de ségrégation raciale, vint confirmer que ses vues prophétiques n'étaient pas une utopie.

Mais revenons au missionnaire et cherchons des témoignages sur son action et ses méthodes. Il n'en est pas de plus fidèle que celui du Pasteur Apu Pwatyili Hmae, l'ancien Président de la Conférence des Pasteurs de Nouvelle-Calédonie. Ses paroles, difficiles à venir à cause de l'émotion qui l'étreint au souvenir de son vieux maître, viennent confirmer notre exposé. En voici les éléments que nous compléterons par des indications recueillies dans des comptes rendus manuscrits des conférences annuelles de Pasteurs.

Connaissant le caractère de ses élèves, dont aucun ne subissait apparemment les effets d'un complexe d'infériorité, Maurice Leenhardt insistait sur l'humilité. Pas de récriminations ni de condamnations véhémentes des membres d'église qui cèdent aux tentations; il faut prier pour eux et travailler à les ramener, mais c'est au premier chef la responsabilité des pasteurs, et c'est à eux à se repentir.

A cette recommandation qui lui paraissait essentielle et qu'il ne se lassa jamais de répéter, le missionnaire ajoutait une crainte des règles et du légalisme "Travaillons tous dans le même sens, et le problème s'éteindra". Il ne faut pas interdire la Cène à ceux qui se promènent inutilement de village en village, mais travailler à les faire rentrer chez eux.

Ces deux points fondamentaux posés, quelques détails illustreront la souplesse de la méthode qu'il recommandait à ses élèves et ses pasteurs. Distinguer entre les monnaies de perles traditionnelles et les rites attachés au panier sacré qui les contenait (nekare ka arii); proscrire, sinon détruire le panier, mais approuver l'utilisation des monnaies dans leur valeur coutumière à l'occasion des naissances, mariages et cérémonies funéraires. Par contre, il faut lutter contre l'usage de l'argent européen venant remplacer la monnaie de perles dans les mariages, afin d'éviter l'introduction d'une notion d'achat étrangère tant à la tradition locale qu'à la pensée chrétienne.

En ce qui concerne les "pilous" auxquels on pouvait à bon droit reprocher un côté orgiaque encouragé par les vendeurs d'alcool, Maurice Leenhardt essaye de sauver le côté positif de l'institution; les chrétiens accepteront de donner la main aux païens pour les préparatifs de nourriture, mais ils n'assisteront pas aux danses. Il veut rechercher une solution qui permette de ne pas briser le cycle des échanges.

On peut considérer que la fête protestante du "May", où chaque année un village nouveau reçoit l'ensemble du district, avec un cérémonial de présentation de vivres renouvelé de l'ancien, des discours de pilou sur le mode archaïque, et aujourd'hui parfois l'intermède d'une danse mimique, accomplit en quelque sorte le vœu du premier missionnaire.

En cette oeuvre de sagesse qu'était alors l'essai d'adaptation de la coutume, Maurice Leenhardt fut d'ailleurs aidé par le sentiment de ses pasteurs indigènes, dont l'esprit était suffisamment bien formé pour sentir la valeur des techniques agricoles léguées par la tradition et même pousser les femmes à ne pas laisser se perdre leur artisanat fondé sur le tressage du pandanus.

Sur un autre plan, mais dans la même voie, Maurice Leenhardt cherche à fonder ses divisions d'ordre ecclésiastique sur la réalité ethnique. C'est ainsi que sa circonscription de la côte Ouest comprend tout le nord de la Grande Terre jusqu'à Hienghène (Werap) compris et que pour lui la côte est déborde sur La Foa. De même il cherche à définir les principales langues dont il conviendrait de faire aux pasteurs obligation d'apprendre, afin de s'assurer qu'ils soient compris, suivant leur lieu de résidence, dans l'aire la plus vaste possible.

Ses préoccupations débordaient, nous le savons, le cadre ecclésiastique étroit où certains, même parmi ses collègues, auraient voulu le reléguer. Lors d'une épidémie de dysenterie, il fait répandre le mot d'ordre de brûler les excréments déposés par précaution sur un fragment d'écorce de niaouli.

Il pousse les pasteurs à s'intéresser plus particulièrement aux femmes enceintes, afin d'éviter l'avortement, à l'époque toujours possible. Il a confiance dans les possibilités de la Société indigène et insiste sur l'importance de créer un mouvement d'opinion, contre l'avortement, comme il l'a fait contre la boisson. Il repousse dans ce cas l'appel à une répression administrative; la répression ne résout pas les problèmes et Maurice Leenhardt craint la justice administrative qui frappe aveuglément. Que l'on règle les affaires à l'intérieur de la tribu.

Mais ses instructions permanentes sont d'obéir à l'administration, sauf s'il y a irrégularité. Il cherche à faire comprendre la différence qu'il y a entre l'application régulière de la loi même défavorable et les accords officieux qui pouvaient intervenir entre le gendarme et le chef, au bénéfice de tiers. Si l'irrégularité était patente, ce dont il fallait tout d'abord être certain, il conseillait la résistance, c'est-à-dire la protestation par les voies autorisées. Ainsi par cette attitude il évitait des réactions irréfléchies devant les injustices, en laissant l'espoir que les torts pourraient être redressés. Mais il faut que ce soit les intéressés eux-mêmes qui témoignent de leurs sentiments. Ce n'est ni au missionnaire, ni au pasteur d'agir directement, on pourra toujours leur opposer un témoignage obtenu sous la pression du syndic, ou même la seule parole de ce dernier, qui aura toujours sur le missionnaire l'avantage d'être assermenté. Seule la protestation de ceux qui subissent l'injustice a des chances d'être entendue et la force d'âme qu'elle nécessitera sera déjà en elle-même un enseignement et un témoignage.

On conçoit que vingt ans de labeur et de luttes du missionnaire, vivant dans sa plénitude la vie qu'il s'était donnée ait fait apparaître à ses chrétiens Maurice Leenhardt comme leur meilleur défenseur, et à d'autres comme un homme à abattre. Son origine alsacienne justifia à l'orée de la Grande Guerre des demandes d'expulsion. Plus tard on l'accusa d'avoir fomenté la révolte de 1917, alors que plusieurs semaines à l'avance il avait averti en vain le Gouverneur Repiquet de la fermentation des esprits. La famille Ragot de Tiwande se souvient encore d'avoir dû la vie sauve à la présence de la pétrolette de la mission qui croisait à proximité de la côte. Et tout au long des troubles, les meilleurs élèves de Maurice Leenhardt allaient et venaient dans la montagne, essayant de pousser à l'arrêt de la rébellion. C'est ainsi, qu'en couronnement de ces efforts, vint faire sa soumission le devin Paetu, détachant des rebelles les guerriers de la région d'Amoa et que les protestants de la zone rebelle de Koné à Hienghène restèrent calmes, frustrant ainsi de leurs espoirs ceux qui auraient voulu les impliquer dans les troubles afin de pouvoir s'appropriier leurs terrains une fois confisqués par mesure de représailles. Il fallut au missionnaire de Do Neva une force d'âme et une sagesse peu commune pour faire front tant pour éviter aux siens de subir les contre-coups que pour déjouer les intrigues de ceux qui espéraient rejeter la responsabilité des événements sur la mission protestante et sur la personne même du missionnaire. Sa finesse d'esprit et l'intelligence qu'il avait acquis de la société mélanésienne, lui permirent non seulement de travailler à réparer certains excès (1), mais aussi de faire découvrir la trame des intrigues parties de Hienghène qui avaient préparé les événements. (2).

Aujourd'hui la vénération des autochtones tant protestants que souvent même catholiques entoure le souvenir du premier missionnaire réformé de la Grande Terre. En apporter le témoignage, tel que je l'ai senti dans les paroles et les attitudes, tel que je l'ai vu dans les larmes silencieuses qui coulent sur les joues de ses anciens élèves à la mention de son nom, est le meilleur hommage qu'un de ses plus jeunes élèves puisse apporter à la mémoire de Maurice Leenhardt.

Si l'on dépasse ce plan affectif et qu'on veuille porter jugement sur son oeuvre, on s'étonnera peut-être de ce que nous ayons tant insisté sur les conditions existant à son arrivée et sur l'action des premiers nata. C'est que, dans son humilité, Maurice Leenhardt a senti la valeur des solutions et des méthodes de ces premiers ouvriers. Son succès est dû à ce qu'il les a suivis, au lieu de vouloir réformer un christianisme plus authentique que ne l'aurait été l'adhésion absolue à un système théologique rationalisé et formaliste.

Cette faculté de compréhension humaine se traduisit plus tard chez l'écrivain par l'exposition claire d'un genre de vie, de conduites individuelles ou collectives déterminées par la tradition, d'une mentalité pénétrée par le mythe, mode de connaissance dont Maurice Leenhardt fut le seul à montrer le rôle, dépassant de loin la simple fonction de fabulation à laquelle s'était arrêté Lucien Lévy-Brühl.

-
- (1) Cas des femmes de rebelles enlevées par les auxiliaires indigènes et qu'il put faire rentrer chez elles.
 - (2) Dont le premier en date fut l'incendie du temple de Tendo. L'affaire se termina par le suicide du Grand Chef de Hienghène, quand son rôle fut apparu au grand jour.

Les mêmes qualités qui firent de Maurice Leenhardt un grand missionnaire, lui permirent de se faire reconnaître par la suite comme un des meilleurs ethnologues de son temps. Ses élèves, les pasteurs autochtones qu'il avait formés, furent ses informateurs. Il les utilisa très tôt pour une enquête sur les chefferies, le totémisme, enquête qui porta sur la Grande Terre, en particulier par le moyen d'un questionnaire imprimé sur les presses de la Mission. Ces hommes lui fournirent plus tard les éléments constitutifs de son ouvrage sur les "Langues de l'Austro-Mélanésie". Que ce soit l'homme d'étude ou le missionnaire, on peut dire et lui-même l'affirmait volontiers, que Maurice Leenhardt n'était rien sans ceux qui aujourd'hui se désignent avec fierté du nom d' "hommes de Leenhardt". Boeyou Erijiyi et Tabi sont morts, mais le signataire de ces lignes a eu le privilège de connaître la plupart des autres; ils se firent avec bienveillance ses initiateurs dans la société autochtone dont ils formaient alors les cadres les plus respectés. Ces hommes, que leur maître avait formés pour être des hommes "d'initiative spontanée" ont poursuivi l'oeuvre de Leenhardt après son départ; jusqu'en 1945 ils ont en quelque sorte porté la mission à bout de bras, en présence de missionnaires qui avaient choisi de s'enfermer dans une théologie étroite et qui ne voulaient accorder d'influence qu'à la vie intérieure, oubliant qu'ils se trouvaient en présence d'une communauté vivante, en plein processus d'évolution et qui attendait d'eux autre chose que des admonestations sur le plan de la vie individuelle.

Après le départ de Maurice Leenhardt, un de ses successeurs immédiats mit en vente les machines qui équipaient "l'école industrielle" qui fonctionnait à Do Neva. La langue de Houaïlou que vingt ans d'efforts lui avaient permis d'élever au rang de langue vernaculaire fut abandonnée au profit de Lifou. Le recensement de la vallée de Houaïlou, qu'il avait effectué clans par clans afin qu'il soit un instrument de travail pour ses successeurs fut jeté au rebut. La mission de Do Neva se dissocia lentement de l'opinion indigène méprisée, et la docilité devint la qualité première demandée aux jeunes pasteurs. Le succès inattendu à Houaïlou de ce qui se prétendait en 1945 une propagande d'extrême gauche provient en partie de ce que, même pour les autochtones protestants, la lumière ne venait plus de Do Neva. Mais les vieux cadres étaient encore là, qui prirent une importance renouvelée lorsque la liberté de résidence fut reconnue aux autochtones. Il suffit alors qu'un jeune missionnaire retrouvât la tradition d'humanisme de Maurice Leenhardt, pour que son action, sous des formes nouvelles, rendit, vis-à-vis des gens de la Grande Terre, à la Mission Protestante le rôle qu'elle n'aurait pas dû perdre.

On peut dire aujourd'hui que la grandeur de l'oeuvre de Maurice Leenhardt est qu'il s'attacha à former des personnalités autonomes, des hommes qui puissent vivre et agir au mieux en dehors de la présence du missionnaire. En elle a permis à la mission de survivre à certains errements. Elle a permis à la Société autochtone de s'adapter aux conditions nouvelles de la liberté politique sans soubresauts, avec une calme dignité, qui déçut ceux qui espéraient un incident qui puisse servir de prétexte à un coup de frein. Le missionnaire, l'ethnologue est mort, mais l'ombre qu'il a projeté sur la Nouvelle-Calédonie ne s'est pas encore dissipée. Elle porte encore témoignage.